

Accomplissement

de Alfred Elton Van Vogt

J'occupe le sommet d'une colline. J'ai l'impression d'avoir été là de tout temps. Il m'arrive de me dire que mon existence doit avoir un sens. Chaque fois que cette pensée me traverse, je me mets à examiner les diverses probabilités, j'essaie de déterminer ce qui peut bien justifier ma présence sur cette colline. Tout seul sur une colline au pied de laquelle s'étale une vallée profonde. Pour toujours.

Une première raison apparaît d'emblée : je pense. Posez-moi un problème. La racine carrée d'un très grand nombre. La racine cubique d'un grand nombre. Demandez-moi de multiplier par lui-même un nombre de dix-huit chiffres un quadrillion de fois. Posez-moi un problème à courbes variables. Demandez-moi de déterminer la position d'un objet à une date future et donnez-moi un bref instant pour analyser le problème.

Il ne me faudra qu'un instant pour fournir la réponse.

Mais personne ne me demande jamais ce genre de choses. Je suis là, tout seul, sur une colline. Quelquefois, je calcule le déplacement d'une étoile filante. Parfois, j'observe une planète lointaine et je suis des années durant sa trajectoire, en me servant de tous les moyens de contrôle spatio-temporels dont je dispose pour ne pas risquer de la perdre de vue. Mais que ces activités me semblent vaines ! Elles ne mènent nulle part. A quoi bon tout ce savoir ?

Dans ces moments-là, j'ai le sentiment d'être imparfait. J'ai quasiment l'impression qu'il y a autre chose, un peu au-delà de ce que je peux concevoir, quelque chose qui donnerait un sens à tout cela.

Tous les jours le soleil se lève au-dessus de l'horizon. La Terre n'a plus d'atmosphère. L'horizon est noir et étoilé, ce n'est qu'un morceau de l'immensité noire et constellée de la voûte céleste.

Elle n'a pas toujours été noire. Je me souviens d'une époque où le ciel était bleu. J'avais même prédit le changement. Et j'avais fourni ce renseignement à quelqu'un. Mais à qui ? Ce qui m'intrigue à présent, c'est que je ne m'en souviens plus.

C'est l'un de mes plus étonnants souvenirs. J'ai le sentiment très net que quelqu'un tenait à ce renseignement et que je le lui ai donné. Et pourtant, j'ai oublié de qui il s'agissait. Quand de telles pensées me traversent, je me demande si je n'ai pas perdu en partie la mémoire. Cette impression est étrangement forte.

Périodiquement, je me persuade que je devrais chercher à comprendre. Cela me serait assez facile. Je n'hésitais pas autrefois à détacher des unités de moi-même pour les envoyer à l'autre bout de la planète. Il m'est même arrivé de lancer jusqu'aux étoiles des parcelles de moi-même. Oui, la tâche me serait aisée.

Mais à quoi bon ? Qu'y a-t-il à découvrir ? Je suis là, tout seul, sur une colline, seul sur une planète vieillie et désormais inutile.

Un autre jour. Comme à l'habitude, le soleil a entrepris son ascension dans le ciel de midi, ce ciel éternellement noir et constellé.

Tout à coup, par-delà la vallée, sur le versant inondé de soleil, fulgure un éclair argenté. Un champ de forces se matérialise hors du temps avant de se régler sur le mouvement temporel normal de la planète.

Je découvre sans mal qu'il arrive du passé. J'identifie la forme d'énergie utilisée, je la délimite et j'en détermine logiquement l'origine. Conclusion : elle provient du passé de la planète, à des milliers d'années en arrière.

Mais qu'importe le moment exact ? Elle est là et elle a déjà localisé ma présence. Elle m'adresse un message que, non sans intérêt, je me découvre capable de déchiffrer à la lumière d'un savoir acquis dans le passé.

Elle dit :

« Qui êtes-vous ? »

Et je réplique :

« Je suis celui qui est imparfait. Veuillez retourner d'où vous venez, je vous prie. Je me suis programmé de manière à pouvoir vous suivre à distance. Je désire me parfaire. »

J'étais parvenu à cette solution en quelques secondes. Je ne suis pas capable de me déplacer dans le temps par moi-même. Jadis, alors que je venais de résoudre le problème des voyages temporels, on m'avait empêché de concevoir un mécanisme me permettant d'effectuer moi-même des passages vers le passé ou l'avenir. Les détails de cette affaire m'échappent à présent.

Mais le champ d'énergie qui vient d'apparaître possède le mécanisme voulu. En établissant avec lui une relation non dimensionnelle, je peux le suivre partout.

Avant même qu'il ait deviné mes intentions, la relation est établie.

L'entité qui me fait face n'a pas l'air d'apprécier ma réponse. Elle commence un nouveau message à mon intention puis disparaît d'un seul coup. Je me demande si elle n'a pas tenté de me prendre par surprise.

Naturellement, nous arrivons ensemble dans son temps.

Là-haut, le ciel est bleu. De l'autre côté de la vallée – à moitié enfouie sous les arbres, à présent – j'aperçois une installation formée d'une série de petites structures disposées autour d'un bâtiment plus grand. J'étudie l'édifice du mieux que je peux et je m'empresse d'effectuer sur moi-même les adaptations appropriées afin de passer inaperçu au sein du milieu environnant.

Et là, sur ma colline, j'attends de voir ce qui va se passer.

Avec le déclin du soleil, une légère brise s'élève, puis les premières étoiles se mettent à briller. Elles sont différentes, à travers l'atmosphère brumeuse.

A mesure que l'obscurité descend dans la vallée, les structures d'en face changent d'aspect. Elles s'éclairent. Des fenêtres s'allument. Le vaste édifice central s'illumine et, à mesure que la nuit s'avance, les murs transparents s'éclairent brillamment.

La nuit succède au soir, et le jour à la nuit, et le jour suivant ; rien ne se passe.

Vingt jours et vingt nuits.

Le vingt et unième jour, j'envoie à la machine d'en face un message où je dis : « Il n'y a pas de raison pour que vous et moi ne nous partagions pas le contrôle de cette région. »

La réponse n'est pas longue à venir : « Je partagerai si vous me révélez immédiatement vos mécanismes de fonctionnement. »

Je désire seulement pouvoir utiliser les organes qui lui permettent de se déplacer dans le temps. Mais je ne vais sûrement pas m'aviser de lui révéler que je ne suis pas capable de construire moi-même une machine temporelle.

Je lance : « Je serais heureux de vous donner tous les renseignements qui vous intéressent. Mais qu'est-ce qui me prouve que vous n'allez pas profiter de votre connaissance plus grande de l'époque où nous nous trouvons pour les retourner contre moi ? »

La machine contre-attaque : « Qu'est-ce qui me prouve que vous me donnerez bien tous les renseignements vous concernant ? »

Nous sommes dans une impasse. Nous n'avons bien sûr aucune raison de nous faire mutuellement confiance.

Je ne m'attendais pas à autre chose. Mais j'ai au moins découvert en partie ce que je voulais savoir. Mon adversaire me considère supérieur à lui. Son opinion, ajoutée à la connaissance que j'ai de mes propres capacités, me donne à penser qu'il est dans le vrai.

En conséquence, rien ne presse. Je me remets à attendre patiemment.

J'ai déjà eu l'occasion de me rendre compte que l'espace qui m'entoure est animé, parcouru d'ondes – des radiations artificielles – susceptibles de se transformer en sons ou en lumière. J'écoute la musique et les voix. Je regarde les dramatiques, j'assiste à toutes sortes de scènes de la vie urbaine ou rurale.

J'étudie l'image des êtres humains. J'analyse leur comportement et je m'efforce d'évaluer leur intelligence et leurs capacités réelles et virtuelles en observant leurs faits et gestes et en me fondant sur les discours qu'ils tiennent.

Je n'ai pas une très haute opinion d'eux et pourtant j'ai bien l'impression qu'à leur manière, qui est extraordinairement lente, ils ont eux-mêmes construit la machine qui est aujourd'hui mon principal adversaire. Il se pose donc une question préoccupante : comment un être peut-il créer une machine qui lui soit supérieure ?

Je commence à me faire une idée de l'époque où je suis tombée. La technologie est rudimentaire sous tous ses aspects et doit en être à ses premiers balbutiements. Si j'en juge par l'ordinateur installé de l'autre côté de la vallée, et dont j'estime qu'il ne doit pas avoir plus de quelques années.

Si je pouvais remonter dans le temps jusqu'à une période antérieure à sa construction, je pourrais installer un mécanisme qui me permettrait d'en prendre le contrôle.

Un calcul me donne la nature du système à installer et je déclenche le système de commande adéquat à l'intérieur de ma propre structure.

Rien ne se passe.

Apparemment, je ne suis pas en mesure de créer des moyens permettant de voyager dans le temps pour un tel objectif. De toute évidence, la méthode par laquelle je pourrais m'emparer du contrôle de mon adversaire se situe dans l'avenir et non dans le passé.

Le quarantième jour pointe à l'horizon et s'avance inexorablement vers l'heure de midi.

On frappe à la pseudo-porte. Je l'ouvre et considère l'humain de sexe masculin qui se tient sur le seuil.

« Vous ne pouvez pas laisser cette cabane ici, dit-il. Vous êtes sur la propriété de M^{lle} Anne Stewart. »

C'est le premier être humain à qui j'ai affaire depuis mon arrivée. Je suis pratiquement certain qu'il s'agit d'un agent de mon adversaire et je décide donc de ne pas m'introduire dans son esprit. Le faire de force présente certains dangers que je n'ai nulle envie de courir en ce moment.

Je continue de le regarder en m'efforçant de saisir le sens de ses paroles. En créant lors de mon arrivée dans cette époque ce qui me semblait une version discrète de l'édifice que je voyais sur l'autre versant, j'espérais bien passer inaperçu.

« Propriété ? » Je répète lentement le terme.

L'homme réplique sèchement : « Qu'est-ce qu'il y a ? Vous ne comprenez pas l'anglais ? »

L'individu à qui j'ai à faire est un peu plus grand que la partie de moi-même que j'ai fabriquée sur le modèle de la forme de vie intelligente de l'époque. Son visage a changé de couleur. La lumière commence à se faire en moi. Parmi les dramatiques auxquelles j'avais assisté, certaines prennent soudain un sens. La propriété. Mais oui – l'appropriation privative.

Pourtant, je me contente de dire : « Il n'y a rien. Je dispose de seize catégories différentes de fonctionnement et – oui – je comprends parfaitement l'anglais. »

Cette réponse platement objective provoque chez l'homme une réaction extraordinaire. Il tend les mains vers mes pseudo-épaules, les agrippe fermement... et s'agite devant moi comme s'il voulait me secouer. Comme je pèse neuf cent mille tonnes, son effort physique ne produit strictement aucun résultat.

Ses doigts relâchent leur étreinte. Il fait quelques pas en arrière. L'aspect superficiel de son visage a de nouveau changé, le rose qui le colorait quelques instants auparavant s'en est retiré. Sa réaction semble indiquer qu'il dispose d'un certain libre-arbitre et n'est pas contrôlé en permanence. Le tremblement de sa voix quand il parle semble confirmer qu'il agit individuellement et qu'il n'a pas conscience du danger exceptionnel que lui fait courir sa démarche.

Il dit : « En tant que fondé de pouvoir de M^{lle} Stewart, je vous somme de débarrasser la propriété que voici de cette cabane avant la fin de la semaine. Sinon ! »

Avant que j'aie pu lui demander d'expliquer ce mystérieux « sinon », il se détourne et se dirige rapidement dans la direction d'un animal à quatre pattes qu'il avait attaché à un arbre à quelques mètres de là. Il monte à califourchon sur son dos et part au trot en longeant la rive d'un petit ruisseau.

J'attends qu'il soit hors de vue et je mets en place une catégorie non dimensionnelle entre le corps principal et l'unité à forme humaine avec laquelle je viens de confronter mon visiteur. En raison de la petite taille de cette unité, je ne peux lui transmettre qu'une quantité d'énergie minimale.

Le processus que je viens d'évoquer met en jeu une série de mécanismes assez simples. Les cellules intégrantes des centres de la perception sont branchées sur une projection énergétique à forme humaine. En théorie, la forme projetée reste partie intégrante du réseau de forces que constitue le centre de perception et, toujours en théorie, elle ne semble pouvoir s'en détacher qu'en milieu non dimensionnel.

Mais cette hypothèse hylostatique n'empêche pas l'univers d'avoir une existence réelle. Si je suis en mesure d'établir un milieu où il n'y a pas de dimension, c'est que la théorie reflète la structure des choses : il n'y a pas de matière. Dans la réalité, l'illusion de l'existence de la matière est cependant tellement aiguë que je fonctionne comme si la matière existait, comme si j'existais moi-même en tant que matière – c'est même dans ce but que l'on m'a construit.

Aussi, quand je traverse la vallée, sous forme d'unité d'apparence humaine, c'est bien une séparation qui se produit. Si toutes sortes d'automatismes sont encore possibles, je suis la conscience puisque les extéro-percepteurs m'accompagnent au long de cette route pavée qui mène là où je vais, et ce que je laisse derrière moi, c'est le corps.

En arrivant à proximité du village, j'aperçois le faite des toits à travers le feuillage qui les masque à demi. Un vaste édifice, celui que j'avais remarqué, dépasse la cime des plus grands arbres. C'est lui qui fait l'objet de mon enquête et, même à bonne distance, je ne l'observe qu'avec une certaine circonspection.

La pierre et le verre sont les matériaux dominants dans ces constructions. Le plus grand bâtiment est surmonté d'une coupole renfermant des instruments d'astronomie. L'allure générale est assez primitive et je commence à penser que, étant donné ma taille et mon aspect présent, j'ai peu de chances de me faire remarquer tout de suite.

Le village entier est entouré d'une haute clôture grillagée. Je sens la présence d'un courant électrique et, dans l'écartement des deux fils supérieurs, j'évalue la puissance à 220 volts. Mon corps est un peu petit pour absorber la secousse et je la transmets à une batterie qui est restée de l'autre côté de la vallée.

Une fois à l'intérieur, je me dissimule dans un taillis au bord d'un chemin que je choisis comme poste d'observation.

Non loin de là, un homme avance le long d'un sentier. J'avais à peine regardé le fondé de pouvoir qui m'avait rendu visite quelque temps auparavant. Cette fois, j'entre en contact direct avec le corps du second individu que je rencontre.

Il se passe ce que j'avais prévu. C'est moi à présent qui avance le long du sentier. Je ne fais aucune tentative visant à l'influencer. Je pars à la découverte. Mais je suis suffisamment en phase avec son système nerveux pour que mes pensées se confondent avec les siennes.

Il est employé comptable, ce qui est une situation insatisfaisante de mon point de vue. Je coupe le contact.

Je fais six autres tentatives avant de découvrir le corps qu'il me faut. Ce qui me décide, c'est la réflexion que se fait à un moment donné mon septième homme – et que je me fais en même temps.

« ... pas satisfait du fonctionnement du Cerveau. Les systèmes analogues que j'ai installés voilà cinq mois n'ont pas apporté les améliorations que j'escomptais. »

Il s'appelle William Grannitt. C'est l'ingénieur chargé de la recherche appliquée au Cerveau. C'est lui qui est responsable des altérations de structure qui ont permis à celui-ci de prendre le contrôle de lui-même et de son environnement. C'est un individu posé et qui a de la nature humaine une vision perspicace. Il va falloir que j'agisse prudemment avec lui. Il sait exactement ce qu'il veut faire et serait très étonné si j'essayais d'y changer quelque chose. Je ferais peut-être mieux de me contenter de l'observer.

En quelques minutes, j'ai une vision partielle d'une série d'événements, tels que le village a dû les vivre cinq mois auparavant. On équipe à l'époque un ordinateur – le Cerveau – de circuits supplémentaires destinés à accomplir une grande part du travail du système nerveux humain. Du point de vue du constructeur, la totalité des opérations pouvaient être contrôlées par commandes verbales spécifiques, messages dactylographiés ou, à distance, par radio.

Malheureusement, certaines potentialités du système nerveux qu'il s'efforçait de reproduire artificiellement avaient échappé à Grannitt. Le Cerveau, en revanche, s'était empressé de les mettre en pratique.

Grannitt ne se doutait de rien. Et le Cerveau, tout à son travail, utilisait ses nouvelles capacités sans se soucier de passer par les circuits que Grannitt avait prévus à cet effet. Ce dernier se préparait donc à le démonter pour faire de nouveaux essais. Il ne se doutait pas encore que le Cerveau lui résisterait. Mais lui et moi – quand j'aurai eu le temps d'explorer sa mémoire pour connaître le fonctionnement du Cerveau – nous pourrions réaliser ses projets.

Après quoi, j'aurai la possibilité de prendre le contrôle de toute cette période sans craindre de rencontrer de rival. J'ignore encore par quels moyens, mais je sens que mon accomplissement est pour bientôt.

Satisfait d'avoir trouvé l'homme qu'il me fallait, je laisse l'unité tapie dans les taillis dissiper son énergie. En un instant, elle cesse d'exister comme entité séparée.

Je suis quasiment dans la peau de Grannitt, je me trouve dans son bureau, assis à sa table de travail. Le sol est carrelé, les murs et le plafond, qui brille de tous ses feux, sont en verre. A travers la cloison, j'aperçois des dessinateurs à leur table à dessin et une jeune femme derrière la porte de mon bureau : ma secrétaire.

Sur mon bureau, une enveloppe contient un message. Je l'ouvre. J'en sors une feuille de papier que je me mets à lire. Tout en haut de la feuille on a écrit : *Note à William Grannitt.*

Le message est le suivant :

Il est de mon devoir de vous annoncer qu'à compter d'aujourd'hui, nous nous dispenserons de vos services. En raison des consignes de sécurité en vigueur à l'intérieur du village du Cerveau, je vous demanderai de vous rendre, à dix-huit heures, au Centre de Protection afin d'y retirer votre congé. Il vous sera alloué l'équivalent de deux semaines de préavis.

Salutations distinguées.

Anne Stewart

En tant que Grannitt, je n'ai jamais songé à Anne Stewart comme à un individu ou une femme. Je tombe des nues. Pour qui se prend-elle ? Elle est propriétaire, d'accord. Mais qui est-ce qui a imaginé puis conçu le Cerveau ? Moi, William Grannitt. Qui est-ce qui a forgé des rêves sur ce que pourrait représenter pour l'homme une véritable civilisation de la machine ? Moi seul, William Grannitt.

En tant que Grannitt, je suis furieux à présent. Je dois refuser ce licenciement, il faut que j'essaie de convaincre cette femme de retirer son préavis avant qu'il n'ait commencé à produire ses effets.

Je jette encore un coup d'œil à la feuille de papier que j'ai entre les doigts. En haut à droite, en caractères dactylographiés, je lis : 13 h 40. Je consulte ma montre, il est 16 h 07. En deux heures, toutes les personnes intéressées ont eu le temps d'être prévenues.

Je ne peux pas me contenter d'une simple supposition. Je dois la vérifier tout de suite.

Je jure entre mes dents et décroche mon téléphone. Je compose le numéro de la comptabilité. La première chose destinée à rendre ma mise à pied effective serait de prévenir la comptabilité.

Il y a un déclic puis : « Service comptabilité.

– Bill Grannitt à l'appareil.

– Ah ! oui. M. Grannitt, j'ai un chèque pour vous. Désolé d'apprendre que vous nous quittez. »

Je raccroche et je compose le numéro du Centre de Protection, mais je crois bien que je pars battu. Je ne m'obstine que sur la base d'un vague espoir. Au Centre de Protection, mon interlocuteur dit :

« Désolé d'apprendre que vous nous quittez, monsieur Grannitt. »

Je raccroche, dégoûté. Inutile de vérifier auprès de l'Agence Gouvernementale, c'est elle qui aura prévenu le Centre de Protection.

Devant l'étendue de la catastrophe, je reste pensif. Si je veux qu'on me rembauche, il me faudra endurer l'interminable corvée que représentent les démarches administratives de demande d'emploi, interrogatoires multiples, commission d'enquête, examen minutieux des causes de mon licenciement. Je pousse un gémissement, je refuse d'en passer par là. Le zèle de l'Agence Gouvernementale est proverbial parmi le personnel attaché au Cerveau.

Je trouverai du travail dans une autre compagnie d'ordinateurs. Une compagnie qui ne sera pas dirigée par une femme capable de renvoyer le seul homme qui connaisse le fonctionnement de sa machine.

Je me lève. Je sors de mon bureau puis de l'immeuble. J'arrive à présent à mon pavillon personnel.

Le silence qui m'accueille me rappelle encore une fois que cela fait maintenant un an et un mois que ma femme est morte. Je frissonne, puis hausse les épaules. Sa mort ne m'affecte plus avec autant de violence. Pour la première fois, mon départ m'apparaît comme une occasion de recommencer ma vie sentimentale.

Je passe dans mon bureau et m'installe devant une machine à écrire qui peut être mise en concordance avec une autre machine installée à l'intérieur du nouveau secteur

du Cerveau. Je suis déçu, en tant qu'inventeur, de ne pas pouvoir démonter et remonter le Cerveau pour mener mes projets à terme. Mais j'imagine déjà les modifications fondamentales que je vais introduire sur un nouveau Cerveau.

Pour celui que je laisse derrière moi, je voudrais faire en sorte que les nouvelles installations ne viennent pas gêner la précision parfaite des plus anciennes. C'est toujours ces dernières qui sont chargées de répondre aux questions que posent au Cerveau les savants, les ingénieurs et ceux qui louent son temps.

Sur la bande – destinée aux ordres durables – je tape : « Segment 471A-33-10-10 à 3X-moins. »

Le segment 4710 est un programme placé dans une roue monumentale. Quand on le met en coordination avec un transistor (numéro de code 33), un servo-mécanisme crée un réflexe qui sera déclenché chaque fois que 3X (nom de code attribué au nouveau secteur du Cerveau) recevra une commande de l'extérieur. Le symbole moins indique que les installations anciennes devront examiner toutes les données en provenance du nouveau secteur.

Le 10 supplémentaire représente le même circuit sur un itinéraire différent.

Ayant ainsi protégé l'organisation – je le crois du moins (en tant que Grannitt) – contre les initiatives d'ingénieurs qui ne se seraient pas rendu compte que les nouveaux secteurs ne fonctionnent pas parfaitement, je range la machine à écrire.

Sur quoi j'appelle une compagnie de déménagement homologuée de Lederton, la ville voisine, afin qu'ils se chargent du transport de mes affaires.

Je passe en voiture devant le Centre de Protection à six heures moins le quart.

Entre le Village du Cerveau et la ville de Lederton, il y a un virage où la route passe à cent mètres environ de la ferme qui me sert de camouflage.

Avant que la voiture de Grannitt n'atteigne le virage, je prends une décision.

Grannitt a-t-il coupé toute communication entre les nouvelles installations du Cerveau et les anciennes ? J'en suis moins sûr que lui. Je soupçonne le Cerveau d'avoir établi ses propres circuits pour arriver à ses fins.

Je suis également persuadé que, si j'arrive à amener Grannitt à se douter de ce qui est arrivé au Cerveau, il saura ce qu'il faut faire et s'y attellera. Il est le seul à en savoir assez long pour déterminer avec précision quels intercepteurs ont le pouvoir de réaliser l'interférence qui s'impose.

Et, au cas où ses soupçons ne s'éveilleraient pas assez vite, je laisse la curiosité s'insinuer dans son esprit quant aux raisons de sa mise à pied.

Cette intervention réussit à merveille. Il est très troublé. Il décide de solliciter une entrevue avec Anne Stewart.

Cette décision de sa part sert mes intérêts. Il restera dans le voisinage du Cerveau.

Je coupe le contact.

Je suis de retour sur la colline, redevenu moi-même. Je réfléchis à ce que j'ai appris jusqu'à présent.

Le Cerveau n'a pas – comme je l'ai cru au départ – le contrôle de la Terre entière. Le pouvoir qui lui permet d'accéder à l'individualité est si récent qu'il n'a pas encore créé de mécanismes effecteurs.

Il a essayé ses nouveaux pouvoirs pour s'amuser, il a fait une incursion dans l'avenir et vraisemblablement accompli d'autres passages comme on essaie un nouveau jouet.

Parmi les esprits ou je m'étais introduit, pas un seul ne soupçonnait les nouvelles aptitudes du Cerveau. Même le fondé de pouvoir qui m'avait sommé de quitter la place ignorait que le Cerveau existait comme entité capable de s'autodéterminer.

En quarante jours, le Cerveau n'a pas trouvé le moyen d'engager d'actions sérieuses contre moi. De toute évidence, il attend que je prenne l'offensive.

Je suis décidé à le faire mais je dois faire attention – dans certaines limites – à ne pas lui apprendre à élargir son contrôle sur son environnement. Ma première initiative sera de prendre possession d'un être humain.

Il fait nuit de nouveau. Un avion me survole dans l'obscurité. Ce n'est pas la première fois que cela arrive mais, jusqu'ici, je ne m'en étais pas occupé. Cette fois, j'établis avec lui une relation non dimensionnelle. Un instant plus tard, je suis le pilote.

Je commence par jouer un rôle passif comme je l'avais fait avec Grannitt. Le pilote – et moi-même – contemplons le relief massif et sombre en contrebas. Dans le lointain, nous apercevons des lumières, un monde de ténèbres parsemé de paillettes. Au loin, devant nous, un îlot scintille de mille feux : Lederton, notre destination. Nous rentrons d'un voyage d'affaires dans notre avion personnel.

Je me suis fait une idée superficielle du passé du pilote. Je lui révèle alors ma présence et lui annonce qu'à partir de maintenant il est sous mon emprise. Il apprend la chose avec stupeur. Puis, c'est la peur panique et...

La démence... son corps est la proie de mouvements incontrôlés. L'avion s'abat vers le sol et, malgré mes efforts pour contrôler les muscles de l'homme, je m'aperçois soudain que je suis impuissant.

Je sors de l'avion. Un instant plus tard il s'écrase à flanc de colline. Il prend feu et n'est bientôt plus qu'un tas de tôles calcinées.

Consterné, je me dis qu'il doit y avoir dans la constitution des hommes quelque chose qui s'oppose à une emprise directe de l'extérieur. Dans ces conditions, comment pourrai-je jamais me parfaire ? Finalement, il m'apparaît que l'accomplissement repose peut-être sur une prise de contrôle indirecte des êtres humains.

Il me faut vaincre le Cerveau, conquérir la mainmise sur les machines de tout l'univers, dicter aux hommes leurs doutes, leurs craintes, leurs comportements, en leur laissant croire qu'ils ne viennent que d'eux-mêmes. La tâche sera herculéenne mais j'ai tout mon temps. Je dois néanmoins y consacrer dès maintenant tous mes instants.

La première occasion se présente à moi peu après minuit lorsque je détecte la présence d'une autre machine dans le ciel. Je l'observe à travers des récepteurs à infrarouge. J'enregistre un réseau serré d'ondes radio qui m'indiquent que la machine obéit à un contrôle à distance.

En catégorie non dimensionnelle, j'étudie les mécanismes simples qui assurent le fonctionnement du robot. Puis je crée une unité chargée d'enregistrer automatiquement ses mouvements dans mes banques de mémoire afin que je puisse m'y référer par la suite. J'ai donc désormais la possibilité d'en prendre possession dès que j'en aurai le désir.

Ce n'est pas grand-chose mais c'est un début.

Le matin.

Je me rends au village sous forme humaine. J'escalade la clôture et je pénètre dans le bungalow d'Anne Stewart, propriétaire et directrice du Cerveau. Elle termine son petit déjeuner.

Tandis que je me mets en phase avec le flux énergétique de son système nerveux, elle s'apprête pour sortir.

Je ne fais plus qu'un avec Anne Stewart, je marche le long d'un chemin. Je suis conscient de la caresse tiède du soleil sur son visage. Elle aspire une grande goulée d'air et je sens la bouffée de vie qui l'envahit.

Ce n'est pas la première fois que cette sensation m'émeut. Je voudrais la ressentir encore et toujours, faire partie d'un corps humain, savourer la vie qui l'anime, me fondre dans sa chair, me confondre avec ses projets, ses désirs, ses espoirs, ses rêves.

L'ombre d'un doute vient soudain me troubler. Si c'est là l'accomplissement que je désire ardemment, comment se fait-il que cela me conduise à peine quelques milliers d'années plus tard, à la solitude d'un monde sans air ?

« Anne Stewart ! »

Les mots semblent avoir été prononcés dans son dos. Elle sait de qui il s'agit mais s'effraie pourtant. Cela fait bientôt quinze jours que le Cerveau ne s'est pas adressé directement à elle.

Ce qui l'alarme, c'est que cela se soit passé si peu de temps après qu'elle a licencié Grannitt. Peut-être le Cerveau se doute-t-il qu'elle a agi ainsi en espérant qu'il se rendrait compte qu'il y avait quelque chose d'anormal.

Elle se retourne lentement. Comme elle s'y attendait, il n'y a personne en vue. Autour d'elle, rien que les pelouses désertes. Non loin de là, le bâtiment qui abrite le Cerveau scintille au soleil de midi. A travers les murs de verre, elle aperçoit les silhouettes vagues des hommes qui s'affairent devant les unités auxiliaires chargées d'avaloir les questions et de recevoir les réponses. Pour le monde extérieur au complexe du village, la gigantesque machine pensante fonctionne normalement. Personne – à l'extérieur – ne se doute que depuis des mois maintenant, le Cerveau robot a pris le contrôle du village fortifié qui a été construit autour de lui.

« Anne Stewart... j'ai besoin de votre aide. »

Anne pousse un soupir de soulagement. Le Cerveau a exigé d'elle, en tant que propriétaire et administratrice, qu'elle continue à apposer sa signature sur certains papiers et qu'elle ne change rien aux apparences. A deux reprises, elle avait refusé de signer et elle avait reçu de violentes secousses électriques, jaillies de l'air lui-même. La peur de connaître encore cette douleur ne l'abandonnait jamais tout à fait.

« Mon aide ! dit-elle alors malgré elle.

J'ai fait une terrible erreur, lui réplique-t-on, et nous devons nous associer immédiatement. »

Un sentiment d'incertitude l'envahit mais elle ne ressent aucune crainte. Elle sent au contraire une certaine excitation monter en elle. Cela pourrait-il vouloir dire... la liberté ?

Puis elle pense : *une erreur* ? Et dit à voix haute : « Que s'est-il passé ?

Comme vous vous en êtes peut-être douté, lui réplique-t-on, je peux voyager dans le temps... »

Anne Stewart ne sait rien de tel mais son excitation ne fait qu'augmenter. Et, pour la première fois, elle ressent une vague admiration pour le phénomène en lui-même. Cela fait des mois qu'elle est dans un état de choc, incapable d'avoir une pensée claire, à se demander désespérément comment échapper à l'emprise du Cerveau, comment faire savoir au monde qu'une machine monstrueuse digne de Frankenstein assure sa domination sur cinq cents personnes.

Mais si celle-ci a déjà percé le secret du voyage dans le temps, alors... La peur s'empare d'elle, car cela semble au-delà de ce qu'un être humain peut contrôler.

La voix désincarnée du Cerveau reprend : « J'ai commis l'erreur de partir assez loin à la découverte de l'avenir... »

– A combien de temps d'ici ? » Les mots lui ont échappé sans réfléchir mais sa curiosité est indubitable.

« C'est difficile à dire. J'ai encore du mal à mesurer les distances dans le temps. Peut-être dix mille ans. » Le chiffre ne semble rien évoquer pour elle. Il est déjà difficile d'imaginer l'avenir dans cent ans, alors mille... ou dix mille... mais l'angoisse a grandi en elle. Elle dit d'un ton désespéré :

« Mais qu'est-ce qu'il y a ? Que s'est-il passé ? » Il y eut un long silence, puis : « J'ai rencontré – ou dérangé – quelque chose. Il... m'a poursuivi jusqu'ici, dans le présent.

Il se trouve à présent de l'autre côté de la vallée à trois ou quatre kilomètres d'ici... Anne Stewart, vous devez m'aider. Il faut que vous alliez voir sur place pour me renseigner. »

Elle ne réagit pas tout de suite. Le charme de la journée a quelque chose de rassurant. On a peine à croire que l'on est en janvier et que – avant que le Cerveau ne résolve le problème du contrôle des variations atmosphériques – des blizzards ravageaient ces terres verdoyantes.

Elle dit lentement : « Vous voulez dire... que j'aïlle là-bas dans la vallée où il se tient, d'après vous ? » Un frisson commence à monter le long de sa colonne vertébrale.

« Il n'y a personne d'autre, dit le Cerveau. Personne à part vous.

– Mais c'est ridicule ! » Elle parle d'une voix altérée. « Tous les hommes... les ingénieurs. »

Le Cerveau dit : « Vous ne comprenez pas. Vous êtes la seule à savoir. Il me semble que c'est à vous, en tant que propriétaire, de me servir d'intermédiaire avec le monde extérieur. »

Elle ne dit rien. La voix reprend : « Il n'y a personne d'autre. Anne Stewart. Vous et vous seule devez y aller.

– Mais qu'est-ce que c'est ? dit-elle dans un souffle. Que voulez-vous dire : vous l'auriez *dérangé* ? A quoi cela ressemble-t-il ? Que craignez-vous ? »

Le Cerveau s'impatiente soudain : « Il n'y a pas de temps à perdre en vaines palabres. La chose a monté une ferme. Elle veut de toute évidence passer inaperçue pour le moment. L'édifice est situé près des limites de votre propriété – ce qui vous donne un bon prétexte pour lui demander ce qu'il fait là. J'ai déjà envoyé votre fondé de pouvoir pour lui dire de s'en aller. Je voudrais voir sous quel angle il va se montrer à vous. Il me faut des renseignements. »

Le ton change : « Je vous y obligerai sous peine de torture, je n'ai pas le choix. Mais vous irez. Sur-le-champ ! »

C'est une petite ferme, entourée de fleurs et d'arbrisseaux, et d'une palissade d'un blanc éclatant qui brille au soleil en ce début d'après-midi. La ferme est isolée au milieu d'un paysage complètement désert. Aucun chemin n'y conduit. En l'installant là, je n'ai pas songé à ce que cela avait d'absurde.

(Je me promets d'y remédier.)

Anne cherche un portail à la palissade. Elle n'en trouve pas et, mécontente, elle l'escalade maladroitement et se retrouve dans la cour. Ce n'est pas la première fois qu'elle se regarde vivre et agir avec une froide objectivité. Mais le sentiment d'extériorisation n'a jamais été aussi fort qu'en ce moment. Elle a quasiment l'impression d'être accroupie un peu plus loin et de regarder une mince jeune femme en pantalon escalader une palissade, aller jusqu'à la porte d'entrée d'un pas mal assuré, et frapper.

Les coups qu'elle vient de donner à la porte étaient pour le moins réels. Ses phalanges lui font mal. La porte... est en fer.

Une minute passe, puis cinq ; pas de réponse. Elle a le temps de regarder autour d'elle, de se rendre compte qu'où elle se trouve, elle n'aperçoit pas le village du Cerveau. Et des bouquets d'arbres l'empêchent de voir l'autoroute. Elle n'aperçoit même pas sa voiture, qu'elle a laissée à cinq cents mètres de l'autre côté de la vallée.

Inquiète à présent, elle longe la ferme jusqu'à la fenêtre la plus proche. Elle s'attend à moitié à ce qu'elle soit fausse et qu'on ne puisse pas voir à l'intérieur. Mais elle a l'air vrai, elle est même transparente. Anne Stewart voit des murs nus, un sol nu et une porte entrouverte donnant sur une autre pièce. Malheureusement, elle n'aperçoit pas l'intérieur là où elle se trouve.

Eh bien, se dit-elle, il n'y a personne.

Elle se sent soulagée... anormalement soulagée. L'angoisse la reprend, elle s'en veut d'avoir pu penser que le danger avait diminué. Elle retourne pourtant à la porte, et essaie de tourner la poignée. La porte s'ouvre, facilement, sans bruit. Elle l'ouvre en grand d'un seul coup, saute en arrière... et attend.

Tout est silencieux, rien ne bouge, on n'aperçoit nulle trace de vie. D'un pas hésitant, elle franchit le seuil.

La pièce où elle se trouve est plus grande qu'elle ne croyait. Mais, comme elle l'avait déjà remarqué, elle n'est pas meublée. Elle fait quelques pas vers la porte intérieure et s'arrête net.

Par la fenêtre, elle l'avait vue entrouverte et voici qu'elle est fermée. Elle va coller son oreille contre le panneau, métallique lui aussi. Elle n'entend rien. Elle commence à se demander si elle ne devrait pas faire le tour pour aller regarder par l'autre fenêtre.

Cette idée semble soudain ridicule. Ses doigts descendent vers la poignée, elle la saisit, la tourne et pousse la porte qui résiste. Elle la tire légèrement. La voici qui vient vers elle sans effort et s'ouvre en grand avant qu'elle puisse l'arrêter.

Derrière la porte, la pièce baigne dans l'obscurité.

Elle a l'impression de plonger ses regards dans un gouffre. Il lui faut un moment pour se rendre compte que l'obscurité est piquée de points lumineux. Et qu'entre ces points se dessinent des régions luminescentes et voilées.

C'est un spectacle vaguement familier et elle se dit qu'elle devrait le reconnaître et – brusquement – elle sait ce qu'elle a sous les yeux.

Des étoiles !

Elle est plongée dans la contemplation d'un pan de l'univers étoilé tel qu'on pourrait l'apercevoir d'un observatoire situé dans l'espace !

Un cri s'étrangle dans sa gorge. Elle recule en titubant et tente de refermer la porte qui ne veut rien savoir. Dans un hoquet, elle pivote sur elle-même en direction de la porte d'entrée.

Elle l'avait laissée ouverte et, maintenant, elle la trouve close. Elle s'y rue, à moitié aveuglée par la terreur qui met une buée devant ses yeux. C'est ce moment de panique que je choisis – en tant que moi-même – pour m'emparer d'elle. Je me rends compte des dangers de l'entreprise. Mais sa visite est devenue de moins en moins satisfaisante. Ma conscience – ne faisant plus qu'un avec celle d'Anne Stewart – ne pouvait se trouver dans mon centre de perception. Elle a donc vu mon... corps, tel que je l'avais disposé en prévision des visiteurs humains éventuels, avec certains relais automatiques : fermeture et ouverture des portes, manifestations variées.

J'estime que, dans sa terreur, elle ne s'apercevra pas de mon action interne. Mon estimation se révèle exacte. Je la dirige vers l'extérieur... et je la laisse reprendre le contrôle de ses actes.

Elle est frappée de se retrouver dehors. Mais elle n'a pas le souvenir d'être sortie.

Elle se met à courir. Elle escalade sans encombre la palissade. Quelques minutes plus tard, elle saute le ruisseau à l'endroit le plus étroit. Elle est à bout de souffle mais commence à croire qu'elle va réussir à s'échapper.

Plus tard, dans sa voiture, tandis qu'elle fonce sur l'autoroute, ses yeux s'ouvrent à la réalité avec netteté et cohérence : il y a là quelque chose... de plus étrange et de plus dangereux – parce que différent – que le Cerveau.

Maintenant que j'ai observé les réactions d'Anne, je coupe le contact. Mon principal problème demeure : Comment vais-je pouvoir vaincre le Cerveau dont les capacités le placent presque, sinon tout à fait, à égalité avec moi ?

La meilleure solution ne serait-elle pas de le rattacher à moi ? J'envoie un message au Cerveau, lui proposant de mettre ses unités à ma disposition et de m'autoriser à détruire son centre de perception.

La réponse ne se fait pas attendre : « Pourquoi ne serait-ce pas à moi de vous contrôler et de détruire votre centre de perception ? »

Je ne daigne pas répondre à une proposition aussi égotiste. Il ne fait plus de doute que le Cerveau n'est pas prêt à accepter une solution rationnelle.

Je n'ai pas le choix, je dois m'en tenir aux moyens détournés.

Vers le milieu de l'après-midi, je me mets à penser avec inquiétude à William Grannitt. Je veux m'assurer qu'il demeure dans le voisinage du Cerveau – au moins jusqu'à ce qu'il m'ait fourni un certain nombre de données sur la structure de celui-ci.

A mon grand soulagement, je découvre qu'il a trouvé une villa meublée dans les faubourgs de Lederton. Comme les autres fois, il ne s'aperçoit pas que je m'introduis dans son esprit.

Il dîne en début de soirée et, comme il se sent nerveux, il prend sa voiture pour monter au sommet d'une colline qui domine le village du Cerveau. En garant sa voiture un peu en dehors de la route au surplomb d'un vallon, il peut voir sans être vu la circulation qui s'écoule dans les deux sens à l'entrée du village.

Il n'a pas de but précis. Il veut, puisqu'il est là, se faire une idée de ce qui se passe. Il trouve curieux, après onze ans passés dans ce village, de n'en connaître que quelques détails.

A droite, s'étend un paysage désert, pratiquement inviolé. Un ruisseau serpente à travers une vallée qui s'étire à perte de vue. Il a entendu dire que ces terres appartenaient, comme le Cerveau lui-même, à Anne Stewart, mais cela ne l'avait pas particulièrement marqué. L'étendue des possessions qu'elle a héritées de son père le surprend et il se reporte en arrière à leur première rencontre. Il était déjà ingénieur en chef de la recherche et elle n'était encore qu'une jeune fille un peu gauche, au regard anxieux, qui terminait-ses études. D'une certaine façon, il avait toujours gardé d'elle cette image, sans vraiment remarquer qu'elle était devenue une femme.

Assis là, à son poste d'observation, il commence à se rendre compte à quel point elle s'est transformée. Il se dit à voix haute : « Mais pourquoi diantre ne s'est-elle pas mariée ? Elle doit approcher la trentaine. »

Il se met à repenser à certaines conduites bizarres de la jeune femme à son égard... depuis la mort de sa femme. L'invitant à des soirées. Le heurtant dans les couloirs et reculant en riant. Entrant dans son bureau pour s'entretenir à bâtons rompus au sujet du Cerveau ; quoique... Cela faisait plusieurs mois que cela ne s'était pas produit. Il l'avait trouvée plutôt collante et se demandait comment les autres techniciens pouvaient bien la trouver « un peu bégueule ». Il en était là de ses pensées quand, sous le coup de l'étonnement, il s'exclama à voix haute :

« Mais bien sûr ! Quel imbécile d'avoir été aussi aveugle ! »

Il rit tristement en pensant à la lettre de licenciement. Une femme déçue... Presque incroyable. Et pourtant... qu'est-ce que cela pourrait être d'autre ?

Il commence à envisager la possibilité de retrouver sa place parmi le personnel attaché au Cerveau. Il se sent soudain troublé en pensant à la femme qu'Anne Stewart est devenue. Pour lui, le monde s'anime de nouveau. L'espoir est revenu. Il commence à faire des projets pour le Cerveau.

Je constate avec intérêt que les pensées que je lui ai insufflées ont conduit son cerveau analytique et vif vers de nouvelles perspectives. Il envisage à présent la possibilité d'un rapport direct entre un cerveau humain et un ordinateur, celui-ci venant s'ajouter au système nerveux humain.

Il n'a pas été plus loin. La notion de machine autodéterminée ne semble pas l'avoir effleuré.

Pendant qu'il réfléchit à ce qu'il va faire pour modifier le Cerveau, l'image du fonctionnement de celui-ci apparaît, comme je l'avais espéré.

Je ne perds pas de temps. Je le laisse à ses rêves et je prends la direction du village. Une fois de l'autre côté de la clôture électrifiée, je me dirige rapidement vers le bâtiment principal. Je pénètre dans l'un des dix-huit terminaux. J'empoigne le micro et j'énonce :

« 3X suppression : 11-10-9-0. » J'imagine la confusion que doit semer cet ordre tout au long de son cheminement implacable. Grannitt lui-même peut bien ignorer comment maîtriser le Cerveau ; moi, m'étant introduit dans son esprit, j'ai vu exactement la façon dont il l'avait conçu et je sais ce qu'il faut faire.

Un temps. Puis je reçois une bande sur laquelle est tapé le message suivant : « Opération effectuée. 3X intercepté par servo-mécanismes 11-10-9-0 selon instructions. »

J'ordonne : « Suppression extérocepteurs KT-1-2-3-jusqu'à 8. »

Et la réponse arrive : « Opération KT-1-2-3 etc. effectuée. 3X désormais privé de toute communication avec extérieur. »

D'un ton ferme : « Définitif-3X + + + ! » J'attends avec inquiétude. L'attente est longue. Puis l'imprimante tape comme à regret : « Ordre aboutissant à autodestruction veuillez répéter. »

Je m'exécute et l'attente reprend. Mes instructions impliquent que la partie la plus ancienne du Cerveau impulse une très forte décharge électrique à travers les circuits du 3X.

L'imprimante commence à écrire : « Instructions communiquées 3X. Demande vous faire parvenir réponse suivante... »

Heureusement, j'avais déjà entamé la dissolution de mon unité à forme humaine. Une bonne part de la décharge électrique qui m'était destinée frappe donc le bâtiment lui-même. Une longue flamme lèche le sol métallique. Je parviens à transmettre le courant qui m'a touché sur une batterie de mon « corps » de l'autre côté de la vallée. Et... je suis de retour sur mon versant, secoué, mais sain et sauf.

Je ne suis pas particulièrement fier d'en être sorti avec si peu de dommages. Après tout, j'ai réagi à l'instant précis où les mots indiquant que 3X avait reçu le message étaient apparus.

Je n'avais nul besoin de message pour m'annoncer ce que pouvait ressentir 3X devant ce que j'avais fait.

Je constate avec intérêt que les installations plus anciennes du Cerveau intègrent déjà un conditionnement spécifique anti-suicide. Je les avais considérées comme de simples ordinateurs, des machines à calculer géantes capables d'intégrer des informations. Elles possèdent en outre un excellent sens de leur individualité.

Si je pouvais me les intégrer, y compris leur pouvoir de se déplacer dans le temps à volonté ! Ce serait la gratification suprême ! Voilà ce qui me retient de me laisser aller à une violence destructrice qui me serait si facile. Tant qu'il me reste une chance d'y accéder, je ne peux me permettre que de petites attaques contre le Cerveau... le couper de l'extérieur, brûler ses fils conducteurs... Une fureur glacée m'envahit quand je pense aux limites qui m'interdisent pour toujours d'ajouter de nouveaux mécanismes à moi-même par un phénomène de reproduction.

L'espoir qui me reste est de pouvoir utiliser des mécanismes existants... contrôler le Cerveau... par l'intermédiaire d'Anne Stewart...

J'entre encore une fois sans encombre dans le village le lendemain matin. Une fois à l'intérieur, j'emprunte un chemin qui me conduit jusqu'à une falaise surplombant le bungalow d'Anne Stewart. Mon plan consiste à prendre le contrôle de ses actes en laissant s'insinuer dans son esprit mes propres analyses comme s'il s'agissait des siennes. Je veux lui faire signer des documents et donner des ordres qui enverront des équipes d'ingénieurs accomplir un prompt travail de démontage.

Dans le chemin, je me penche par-dessus une barrière blanche d'où j'aperçois sa maison. Elle niche au bord de la vallée un peu en contrebas. Des fleurs, des massifs verdoyants, une profusion d'arbres l'entourent, la rendent attrayante. Dans le patio qui domine le précipice, Anne Stewart et William Grannitt prennent leur petit déjeuner.

Il n'a pas perdu de temps.

Je les regarde, je suis content. Sa présence va rendre les choses plus faciles encore que je ne le prévoyais. Si j'ai – en tant qu'Anne – un doute sur quelque fonction du Cerveau, elle pourra lui poser des questions.

Sans plus attendre, je me mets en phase avec son système nerveux.

Au même instant, son influx nerveux se modifie légèrement. Surpris, je fais marche arrière... et je recommence. Encore une fois, une altération infinitésimale se produit dans la distribution irrégulière de son influx nerveux et, encore une fois, j'échoue dans ma tentative.

Elle se penche en avant pour dire quelque chose à Grannitt. Ils se retournent ensemble et lèvent la tête vers moi. Grannitt agite le bras, m'invitant à descendre.

Au lieu de quoi, j'essaie immédiatement de me mettre en phase avec son système nerveux. L'altération subtile se produit de nouveau et j'échoue.

J'en déduis qu'ils sont tous deux sous l'emprise du Cerveau. J'en suis à la fois ébahi et dérouté. En dépit de la supériorité mécanique générale que j'ai sur lui, mes constructeurs ont sévèrement limité mes possibilités de contrôler plus d'un organisme intelligent à la fois. Théoriquement, au moyen des nombreux servo-mécanismes dont je dispose, je devrais pouvoir en dominer des millions à la fois. En fait, de tels contrôles multiples ne peuvent s'effectuer que sur des machines.

Je me rends compte avec plus d'urgence qu'auparavant de l'importance qu'il y a à ce que je prenne le contrôle du Cerveau. Il ignore ces handicaps. Son constructeur, Grannitt, l'a, sans le savoir, laissé pratiquement en mesure de s'autodéterminer.

Ces considérations me déterminent à agir. Je m'étais demandé un instant si je n'allais pas me retirer, mais je n'ose pas. L'enjeu est trop important.

Pourtant, en descendant rejoindre le couple qui m'attend dans le patio, je me sens frustré. Ils ont l'air calmes et en pleine possession d'eux-mêmes, et je suis obligé d'admirer l'habileté du Cerveau. Il a apparemment réussi à prendre deux êtres humains sous son contrôle sans les rendre fous. Je constate même une nette amélioration dans leur apparence extérieure.

La femme a les yeux plus brillants que dans mon souvenir, et un bonheur grave semble émaner d'elle. Elle semble sans crainte. Grannitt m'observe d'un œil de spécialiste. Je connais ce regard. Il essaie de comprendre le fonctionnement d'un humanoïde. C'est lui qui prend la parole :

« Votre erreur la plus grave a été de maintenir Anne, miss Stewart, sous votre contrôle, pendant qu'elle était dans la ferme. Le Cerveau a fait une bonne analyse : la façon dont vous avez tenu en respect sa panique passagère impliquait que vous deviez l'avoir sous votre emprise. En conséquence, nous avons franchi toutes les étapes et nous désirons à présent discuter avec vous des meilleures conditions de votre reddition. »

Il se montre d'une assurance pleine de morgue. Ce n'est pas la première fois que je me rends compte que je vais peut-être devoir abandonner mon projet de domination des mécanismes spéciaux du Cerveau. J'envoie une commande en direction de mon corps. Je m'aperçois qu'un servomécanisme se met en relation avec un missile guidé situé sur un terrain secret de l'armée de l'air à deux mille kilomètres de là – je l'avais découvert quelques jours après mon arrivée dans cette ère. Je détecte que, sous mes ordres, le missile glisse vers la base d'une rampe de lancement, où il attend le prochain relais pour s'élancer dans les airs.

Je prévois qu'il me faudra détruire le Cerveau.

Grannitt reprend : « Le Cerveau, avec la logique qui lui est propre, s'est rendu compte qu'il n'était pas de taille à lutter avec vous et il s'est donc associé avec nous en acceptant nos conditions. Cela signifie que des mécanismes de contrôle permanent ont été installés au sein du nouveau secteur. En tant qu'individus, nous pouvons donc désormais nous servir de ses pouvoirs d'intégration et de calcul comme s'ils venaient de nous. »

Je suis prêt à le croire dans la mesure où je peux moi-même, en l'absence de résistance de la part de l'autre, connaître une association de ce type. Il est d'ailleurs probable que je pourrais moi-même entrer dans une telle relation d'esclavage.

Une chose est claire : je n'ai plus rien à espérer du Cerveau.

Sur l'aire de lancement lointaine, je mets en marche les mécanismes de mise à feu. Le missile guidé s'élève en sifflant le long de la rampe et s'élance à l'assaut du ciel, traînant après lui un sillage de feu. Des caméras de télévision et des radars suivent et enregistrent son vol. Il sera ici dans moins de vingt minutes.

Grannitt dit : « Je suis persuadé que vous êtes en train de prendre des dispositions pour nous combattre mais, avant que les choses n'en viennent là, accepteriez-vous de répondre à quelques questions ? »

Je suis curieux de savoir lesquelles. Et je réponds : « Peut-être... »

Il se contente de cette réponse évasive et commence tout net : « que s'est-il donc produit, à votre époque, à des milliers d'années dans l'avenir, qui a détruit l'atmosphère terrestre ? »

— Je l'ignore, et je dis la vérité.

— Il est en votre pouvoir de vous souvenir, dit-il d'un ton sérieux et honnête. C'est un être humain qui vous le dit : *il est en votre pouvoir de vous souvenir.* »

Froidement, je rétorque : « Les êtres humains ne sont rien du... »

Mais je m'interromps parce que mes centres d'information sont en train de me communiquer une réponse précise – un savoir auquel je n'avais plus accès depuis des millénaires.

C'est un phénomène naturel ; une modification de l'attraction terrestre qui a réduit de moitié la vitesse de libération. A la suite de quoi il a fallu moins de mille ans pour que l'atmosphère se dissipe dans l'espace. La Terre devient aussi morte que l'avait fait la Lune dans une phase antérieure d'ajustement des forces cosmiques.

J'explique que le facteur important, dans cet événement, c'est l'inexistence du phénomène baptisé « matière ». La notion de masse, correspondant à une illusion, se trouve donc susceptible de toutes sortes de transformations au sein de l'énergie fondamentale dite Ylem. J'ajoute :

« Bien entendu, toute vie organique dotée d'intelligence a été expédiée vers les planètes habitables des autres étoiles. »

Je constate que Grannitt déborde d'enthousiasme. « Des autres étoiles ! Bon sang... »

Il me donne l'impression de se ressaisir : « Pourquoi avez-vous été, ou plutôt serez-vous, laissé sur place ? »

Alors même que je m'apprêtais à une réponse cinglante :

« Je ne vois pas ce qui aurait pu m'obliger à partir... »

La véritable réponse à sa question m'est communiquée : « C'est que je suis chargé d'observer et d'enregistrer la totalité... »

Je m'interromps encore mais sous l'effet de la surprise, cette fois. C'est incroyable ! Comment une information me devient-elle accessible aujourd'hui après être restée enterrée tant d'années ?

« Pourquoi n'avez-vous pas suivi vos instructions et effectué votre programme ? » s'enquiert sèchement Grannitt.

Je sursaute : « *Mes instructions ? ! ?* »

– Il est en votre pouvoir de vous en souvenir... »

Comme il prononce ces mots en apparence magiques, la réponse m'éblouit : la pluie de météores. Tout à coup, je me rappelle très bien. Des milliards de météores... Pour commencer, ils m'ont surtout servi à améliorer ma capacité de les manœuvrer. Puis ils ont submergé mes systèmes de défense. Trois circuits vitaux ont été atteints.

Je n'explique rien de tout cela à Grannitt et à Anne Stewart. Je comprends brusquement qu'il fut un temps où j'étais effectivement au service d'êtres humains et que ce sont les météores qui m'ont libéré en détruisant certains centres de contrôle.

Mais ce qui compte, c'est ma libre détermination d'aujourd'hui et non mon asservissement d'hier. Je constate en passant que le missile est à trois minutes du but et qu'il est temps que je me retire.

« Une dernière question, dit Grannitt : à quel moment a-t-on décidé de vous installer sur l'autre versant ? »

– Dans une centaine d'années à dater d'aujourd'hui. On s'apercevra que le soubassement rocheux n'est... »

Sarcastique, l'homme m'observe : « Oui... dit-il, oui, je vois... Intéressant, vous ne trouvez pas ? » Mes intérocepteurs intégrants ont déjà établi la véracité de cette donnée. Le Cerveau et moi ne faisons qu'un... à des milliers d'années d'intervalle. Si le Cerveau est détruit au XX^e siècle, je n'existerai plus au XXX^e – Mais... est-ce bien certain ?

Je ne puis me permettre d'attendre les réponses complexes que vont apporter les calculateurs. D'un même mouvement parfaitement synchronisé, j'active les dispositifs de sécurité qui bloquent le détonateur de la tête nucléaire du missile et je le guide jusqu'à une chaîne de montagnes arides qui s'étend au nord du village. Il s'enfonce dans le sol sans exploser.

Je dis : « Ce que vous m'apprenez là signifie simplement que je dois dorénavant considérer le Cerveau comme un allié... tombé entre vos mains et que je dois secourir. »

Tout en parlant, je me suis approché mine de rien d'Anne Stewart et, tendant la main pour la toucher, je dirige sur elle une forte décharge électrique. Dans un instant, elle ne sera plus qu'un petit tas de cendres.

Rien ne se produit. Pas de courant. Je reste là, tendu, sans y croire, attendant l'explication de cette défaillance.

Je ne reçois aucune explication.

Je jette un coup d'œil vers Grannitt, ou plutôt en direction de l'endroit où il se trouvait il n'y a pas une minute car il n'est plus là.

Anne Stewart semble deviner mon embarras. « Vous savez que le Cerveau possède le pouvoir de se déplacer dans le temps. Cela constitue même l'avantage le plus évident qu'il ait sur vous. Il a donc envoyé Bill... Mr. Grannitt, assez loin en arrière dans le temps pour qu'il puisse non seulement surveiller votre arrivée mais encore gagner votre « ferme » dans sa voiture pour y contrôler l'ensemble de cet entretien à l'aide des directives que lui transmettait le Cerveau. A l'heure qu'il est, il a déjà donné les instructions qui vont vous retirer le contrôle de la totalité de vos composantes mécaniques.

– Il ignore quelles instructions donner.

– Bien sûr que non ! » Anne semble calme et parfaitement maîtresse d'elle-même et de la situation. « Il a passé une grande partie de la nuit à installer des circuits de contrôle fixe dans le Cerveau et, par conséquent, vous êtes du même coup sous contrôle fixe.

– Pas moi ! »

Mais alors même que je prononce ces paroles, je pars en courant. Je gravis quatre à quatre les marches de pierre qui conduisent jusqu'au chemin sur lequel je me précipite de toute la vitesse de mes jambes jusqu'à la grille d'entrée. Le préposé de garde au Centre de Protection me hèle depuis son guichet mais je me lance sur la route sans m'en soucier. Je parcours près d'un kilomètre avant de retrouver l'acuité de ma pensée. Je songe que c'est la première fois de mon existence que je suis ainsi coupé de mes banques de données et de mes moyens de calcul par une force extérieure. Dans le passé, je me suis souvent déconnecté moi-même pour partir à l'aventure avec l'assurance tranquille que donne la possibilité de rétablir le contact instantanément et à tout moment.

Voilà qui est désormais impossible.

L'unité où je me trouve est tout ce qui me reste. Si elle est détruite... plus rien.

Je pense : « Dans la même situation, un être humain ressentirait une grande tension, ressentirait de la peur. »

J'essaie d'imaginer quelle forme prendrait ce type de réaction et, l'espace d'un instant, il me semble expérimenter une ombre d'anxiété purement physique.

C'est une réaction insatisfaisante et je continue donc à courir. Mais à présent, quasiment pour la première fois, je me rends compte que je suis en train d'examiner les potentialités internes de l'unité. Je suis, bien sûr, un phénomène très complexe. En me donnant une forme humanoïde, j'ai automatiquement modelé l'unité d'après un être humain, extérieurement et intérieurement. Des pseudo-nerfs, organes, muscles et squelette : j'ai tout reproduit, car il m'était plus facile de copier quelque chose de réel que d'imaginer autre chose.

L'unité pense. Elle a eu suffisamment de rapports avec les banques de mémoire et les calculateurs pour se donner une structure complexe dotée de divers systèmes, mémoires, moyens de calcul et d'analyse, systèmes chargés des fonctions physiologiques ou des habitudes comme la marche, si bien qu'il y a même quelque chose qui ressemble à la vie.

Il me faut quarante minutes de course exténuante pour atteindre la ferme. Je m'accroupis dans un taillis à une centaine de mètres de la barrière et j'observe. Grannitt est assis dans le jardin.

Un pistolet automatique est posé sur le bras de son fauteuil.

Je me demande ce que j'éprouverais si une balle me pénétrait sans possibilité de réparer la brèche. C'est une perspective assez déplaisante – d'un point de vue intellectuel car, physiquement, je ne sais pas ce que cela veut dire. Mais je ne joue pas moins la peur. De ma cachette, à l'abri des arbres, je crie :

« Grannitt, quel est votre plan ? »

Il se lève et s'approche de la barrière. Il lance : « Vous pouvez sortir, je ne tirerai pas. »

Je réfléchis à ce que mes relations avec son corps m'ont appris sur son honnêteté. Je décide que je peux sans risque lui faire confiance.

Au moment où j'arrive à découvert, il glisse négligemment le pistolet dans la poche de son manteau. Je constate que son visage reflète un calme tranquille, que son regard est confiant.

Il dit : « J'ai déjà donné mes instructions aux servo-mécanismes. Vous continuerez à assurer vos fonctions de surveillance là-bas, dans l'avenir, mais vous dépendrez de mon contrôle.

– Personne, dis-je sèchement, ne me contrôlera jamais. »

Grannitt dit : « Vous n'avez pas le choix.

– Je peux rester comme je suis maintenant. »

Grannitt reste impassible. « D'accord, dit-il en haussant les épaules. Pourquoi n'essaieriez-vous pas pendant quelque temps ? Pour voir si vous pouvez être un être humain. Revenez dans trente jours et nous reprendrons notre conversation. »

Il doit avoir senti ce qui m'est passé par la tête car il dit d'un ton sec : « Et ne vous avisez pas de revenir plus tôt. Mes hommes auront ordre de tirer. »

Je me détourne pour m'éloigner puis je me retourne lentement vers lui. « Mon corps est un corps humain, lui dis-je, mais il n'a pas de besoins humains. Que vais-je faire ?

– C'est votre problème, pas le mien », dit Grannitt.

Je passe quelques jours à Lederton. Le tout premier jour, je m'engage comme manœuvre sur un chantier où l'on creuse les fondations d'un bâtiment. Dans la soirée, je me sens insatisfait. Sur le chemin de mon hôtel, je vois un écriteau à la devanture d'un magasin :

On demande vendeurs.

Je deviens vendeur dans une mercerie et, comme j'emploie les méthodes adéquates de mémorisation des choses, je m'initie rapidement aux différences de qualité et de prix. Le troisième jour, je suis promu chef de rayon.

Je passais les heures accordées pour le déjeuner dans une grande banque d'investissements. J'obtiens à présent une entrevue avec le directeur. Devant ma compréhension des chiffres, il m'offre un travail de comptable.

Il me passe de grosses sommes d'argent entre les mains. Pendant une journée, j'observe les différentes opérations, puis j'en détourne une partie pour le jouer en bourse à mon compte dans un petit bureau de courtage qui se trouve en face de la banque. Dans la mesure où l'agiotage repose sur un problème mathématique de probabilités dont l'élément décisif est la vitesse de calcul, je gagne dix mille dollars en trois jours.

Je prends un autobus pour me rendre à l'aéroport le plus proche et je m'envole pour New York. Je me présente à la direction d'une importante firme d'électricité. Après une entrevue avec un ingénieur, on me présente à l'ingénieur en chef et l'on me donne toutes facilités pour étudier un dispositif électrique permettant d'éteindre et d'allumer des lumières par la pensée. Il s'agit en fait d'une simple extrapolation de l'électro-encéphalographe.

La compagnie me paie un million de dollars exactement pour cette invention.

Cela fait seize jours à présent que j'ai pris congé de Grannitt. Je m'ennuie. Je m'achète une voiture et un avion. Je conduis vite et vole à grande altitude. Je prends des risques calculés avec l'intention de stimuler la peur en moi. Ces expériences perdent leur sel en quelques jours.

Par l'intermédiaire d'organismes universitaires, je fais l'inventaire de tous les cerveaux mécaniques du pays. Le plus perfectionné est évidemment le Cerveau mis au point par Grannitt. J'achète un bon modèle et commence à construire des dispositifs analogues pour l'améliorer. Une chose ne laisse pas de m'inquiéter : supposons que je mette au point un autre Cerveau ? Il faudra des millénaires pour fournir aux banques de mémoire les informations que le Cerveau futur possède déjà.

L'illogisme de ce raisonnement m'apparaît et j'ai été trop longtemps lié à un bon sens automatique pour m'en défaire aujourd'hui.

Pourtant, quand je m'approche de la ferme le trentième jour, ce n'est pas sans avoir pris certaines précautions. Plusieurs hommes armés sont cachés dans les buissons, prêts à abattre Grannitt à mon signal.

Grannitt m'attend. Il dit : « Le Cerveau me dit que vous êtes armé. »

Je ne relève pas. « Grannitt, dis-je, quel est votre plan ?

– *Le voici !* » répond-il.

Au même instant, une force s'empare de moi et me paralyse. « Vous ne tenez pas parole, dis-je, et mes hommes ont reçu l'ordre de tirer si je ne leur donne pas d'indications montrant que tout va bien.

– Je veux seulement vous montrer quelque chose, dit-il, et je veux faire vite. Je vous relâcherai dans un instant.

– Très bien, allez-y. »

Je deviens instantanément partie intégrante de son système nerveux ; je suis sous son contrôle. Il prend négligemment un carnet qu'il parcourt des yeux. Son regard s'arrête sur un nombre : 71823.

Sept un huit deux trois.

Je me suis déjà aperçu que, par l'intermédiaire de son esprit, je suis en rapport avec les vastes banques de mémoire et les calculateurs de ce qui fut autrefois mon corps.

Il me suffit de faire appel à leur merveilleuse intégration pour multiplier le nombre 71823 par lui-même, calculer sa racine carrée, sa racine cubique, diviser sa section 182 par 7,182 fois, diviser le nombre obtenu 71 fois par 8,823 fois par la racine carrée de 3, puis, après avoir aligné 23 fois les cinq chiffres composait le nombre entier, multiplier le chiffre obtenu par lui-même.

J'effectue toutes ces opérations à mesure que Grannitt les pose mentalement et je transmets instantanément les réponses à son esprit. Pour lui, c'est comme s'il faisait lui-même le calcul. L'union entre l'esprit humain et le cerveau machinal est donc parfaite.

Grannitt exulte. Au même moment la puissance qui me tenait prisonnier me laisse aller. « A nous deux, nous formons l'équivalent d'un surhomme », dit-il. Puis il ajoute : « Mon rêve est réalisé : l'homme et la machine, travaillant de concert, sont en mesure de résoudre des problèmes qu'on n'osait même pas imaginer jusqu'à présent ! Les planètes et même les étoiles sont désormais à notre portée ! Et l'immortalité même du corps n'est sans doute plus hors d'atteinte. »

Son enthousiasme me gagne et me stimule. Tel est le genre de sensations que j'ai vainement poursuivi au cours des trente jours qui se sont écoulés. Lentement, je dis : « A supposer que j'accepte de participer à cette tentative de coopération, quelles seraient les limites que vous m'imposeriez ?

– Toutes les informations et données contenues dans vos banques de mémoire et concernant les événements qui se sont produits ici seront annulées ou désactivées. J'estime qu'il vaut mieux que vous oubliiez tout de l'expérience que vous venez de vivre.

– Et quoi d'autre ?

– Sous aucun prétexte, vous ne serez à même de contrôler un être humain. »

Réfléchissant aux implications de cette phrase, je pousse un soupir. La précaution est assurément nécessaire de sa part. Grannitt poursuit :

« Vous accepterez que des humains en grand nombre utilisent vos capacités. A la longue, je prévois que cela représentera en fait une bonne partie de l'humanité. »

Et comme je fais toujours partie intégrante de lui, je sens battre le sang dans ses veines. Je sens l'air pénétrer dans ses poumons quand il respire et c'est en soi une extase physique inimitable. De ma propre expérience, je sais qu'aucune créature mécanique n'éprouvera jamais rien de semblable. Et bientôt ce seront l'esprit et le corps non plus d'un mais de plusieurs hommes. Les pensées et les sensations d'une race entière m'irrigueront. Physiquement, mentalement et affectivement, je participerai de la seule forme de vie intelligente de la planète.

Mes craintes m'abandonnent. « Parfait. Accomplissons donc, par degrés et en plein accord, ce qui doit être accompli. »

Je ne serai pas esclave. Je deviens l'associé de *l'Homme*.

Traduit par jacqueline Huet.

Fulfillment.

© A. E. van Vogt, 1951, avec la permission de F. Ackerman (Hollywood) et A. van Hagland.

© Librairie des Champs-Élysées, 1978, pour la traduction.